

P I E R R E A L B E R T - B I R O T

MON AMI KRONOS

Passe-temps littéraire

Présenté par Arlette Albert-Birot

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE
ET D'UN LOUIS »
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA
122, boulevard Haussmann
Paris VIII^e

Aucune partie de ce livre ne peut être utilisée ou reproduite
d'aucune manière que ce soit sans la permission de l'Éditeur,
à l'exception d'extraits à destination d'articles
ou de comptes rendus.

Copyright © Zulma, 2007.

ISBN: 978-2-84304-407-6

N° d'édition : 407

Dépôt légal : mars 2007

Diffusion : Seuil — Distribution : Volumen
zulma@zulma.fr

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
et être régulièrement informé de nos parutions,
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site
www.zulma.fr

Z



[CHAPITRE I]

MON ami, c'est vite écrit ce petit mot-là, et pourtant je n'ai pas « l'ami » facile, mais peut-être par certain agrément d'orgueil, devant la grandeur du personnage, car le Temps c'est quelqu'un, n'ai-je pas hésité à dire « mon ami Kronos ».

Mon ami. Mais est-ce moi qui aime Kronos, ou est-ce Kronos qui m'aime, ou nous aimons-nous réciproquement ? Dans la vie, c'est-à-dire n'importe où, n'importe quand, et pour n'importe qui, on a pris l'habitude de croire qu'il y a de chaque côté égalité de poids et de démesure,

ami, c'est la paire, le duel (le bon duel) ; quand on voit « ami », on cherche et on veut trouver en face « l'autre ». Pourtant, amitié ce semble est bien de la famille amour, serait-il donc impossible qu'il n'y ait pas toujours équilibre, comme amour le voit si souvent ? Amitié serait alors un amour qui ne naîtrait qu'en présence d'un amour, quasiment par compénétration de sentiments, à peu près comme un être vivant ne peut se former que de la précipitation du germe dans l'ovule, tandis qu'amour s'engendrerait tout seul, de soi, père et mère, en somme un monstre, ou une réalité artificielle, ou surnaturelle, alors un dieu. L'être qui aime sans être aimé serait donc le jouet ou d'une erreur ou d'une divinité.

N'ayant à peser pour l'instant ni l'amour artificiel, ni l'amour vivant, revenons à l'amitié. Je veux simplement – ce n'est peut-être pas simple – savoir si j'ai justement écrit en tête de ce livre : **MON AMI KRONOS**.

Quand nous nous sommes vus en face, lui et moi, s'est-il trouvé en chacun de nous un amour qui s'est aussitôt élancé, jeté dans l'autre, ces deux amours devenant comme un pont entre

nous deux, ou mieux, une barre nous unissant, voire une soudure autogène nous fondant hanche à hanche ? Quelle incommodité ! Et pourtant c'est bien possible. Et pourtant c'est peu probable.

Quand je me suis aperçu que Kronos était devant moi, je me suis en même temps rendu compte qu'il ne m'avait jamais quitté, qu'il n'avait jamais cessé d'être pour ainsi dire dans ma poche, même quand je suis tout nu ; j'en ai été touché, et comme j'étais sans ami, j'ai eu effectivement un bon mouvement vers lui. Mais ce ne fut qu'un mouvement vers, une intention à peine penchée en avant.

Quant à lui, il ne m'a jamais quitté, je le reconnais, mais grâce sans doute à sa possibilité de l'impossible, il n'a jamais quitté non plus aucun des hommes, des êtres, aucune des choses de la Terre brune et des espaces bleus. Alors quelle valeur puis-je reconnaître à une amitié si totalement générale, moi qui ai si peu d'humilité. Que ferais-je d'une amitié donnée si largement à tout le monde. Est-ce encore de l'amitié ? N'est-ce pas plutôt une implacable domination.

Et de plus que fait-il pour me faire plaisir, cet ami ?

Et moi, quel plaisir ai-je à être avec lui ? Jamais je ne m'ennuie tant qu'au cours des heures que je passe seul avec Kronos – bien que j'aie dit précisément le contraire, je ne pensais sans doute pas à ce que je disais, ou bien par volonté de lui plaire, je prenais mon désir pour une réalité – et je ne suis jamais si heureux qu'aux instants où je ne m'occupe pas de lui, où je fais exactement comme s'il n'était pas là, mais alors lui, le tyran, le tortionnaire en douceur, l'écraseur souriant, pour me rappeler sans doute notre « amitié », il sonne, je ne sais où, dans la rue, des grands coups réguliers, et il sonne encore chez mon voisin, et il sonne encore chez moi : six heures – six heures – six heures. Alors tout haut je lui crie « Ah oui, oui, zut, tu m'embêtes ! »

Je me demande si j'aime Kronos.